

D'ailleurs les Polonais m'ont paru peu propres à remplir mes vues. C'est une peuple passionné et léger. Tout se fait chez eux par fantaisie et rien par système. Leur enthousiasme est violent mais ils ne savent ni le régler ni le perpétuer. Cette nation porte sa ruine dans son caractère.

Peut être qu'en donnant aux Polonais un plan, un système et un point d'appui, ils auraient pu se former avec le temps.

Quoique mon caractère ne m'ait jamais porté à faire les choses à demi, je n'ai cependant fait que cela en Pologne, et je m'en suis mal trouvé. Je m'avancai au cœur de l'hiver vers le pays du nord. Le climat n'inspirait aucune défiance au soldat. Son moral était excellent. J'avais à combattre une armée maîtresse de son terrain et de son climat. Elle m'attendait sur les frontières de la Russie. — J'allai l'y chercher, parcequ'il ne fallait pas laisser languir mes troupes dans de mauvais cantonnemens. Je rencontrai l'ennemi à Eylau ; l'affaire fut meurtrière et indécise.

Si les Russes nous avaient attaqués le lendemain, nous aurions été battus ; mais leur généraux n'ont heureusement pas de ces inspirations. Ils me donnaient le temps des les attaquer à Friedland. La victoire y fut moins douteuse, Alexandre s'était vaillamment défendu ; il me proposa la paix. Elle était honorable pour les deux nations, car elles s'étaient mesurées avec une égale bravoure. La paix fut signée à Tilsit : elle le fut de bonne fois ; j'en atteste le Czar lui-même.

Telle fut l'issue des premiers efforts de la coalition contre l'empire que je venais de fonder. Elle éleva la gloire de nos armes, mais elle laissa la question indécise entre l'Europe et moi car nos ennemis n'avaient été qu'humiliés ; ils n'étaient ni détruits ni changés. Nous nous retrouvions au même point, et, en signant la paix, je prévis de nouvelles guerres.

Elles étaient inévitables, tant que le sort de la guerre n'amènerait pas de nouvelles combinaisons, et tant que l'Angleterre aurait un intérêt personnel à les prolonger.

Il fallait donc profiter du repos passager que je venais de rendre au continent, pour élargir la base de l'Empire, afin de la rendre stable pour les attaquer à la venir. Le trône était héréditaire dans ma famille ; elle commençait ainsi une dynastie nouvelle, que le temps devait consacrer, comme il a légitimé toutes les autres ; car depuis Charlemagne aucune couronne n'avait été donnée avec plus de solennité. Je l'avais reçu du vœu du peuple et de la sanction de l'Eglise : ma famille, appelée à régner, ne devait pas rester mêlée dans les rangs de la société ; c'eût été un contre sens.

J'étais riche en conquêtes. Il fallait lier intimement ces états au système de l'empire, afin d'accroître sa prépondérance. Je n'y